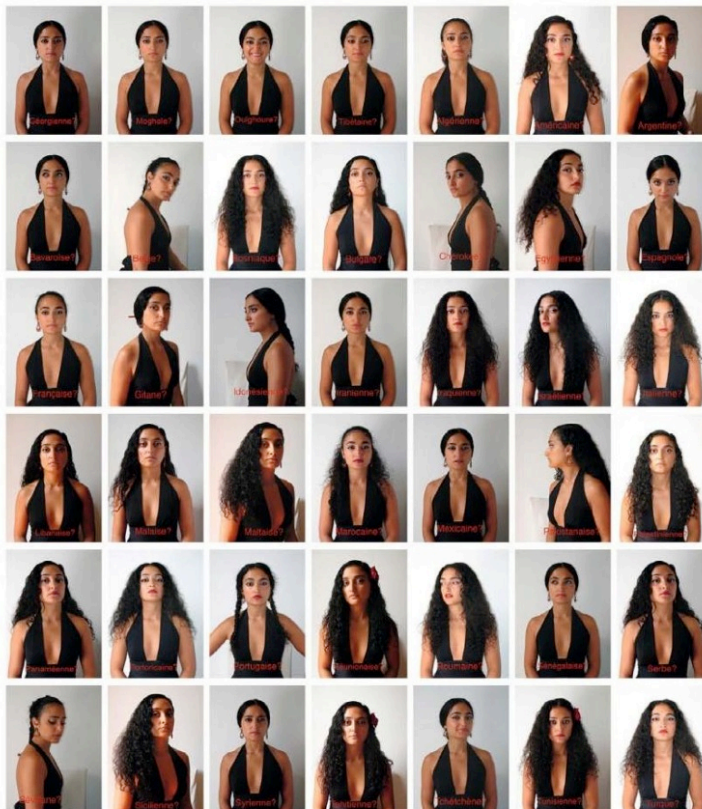


# expos



Arbore de Nour-Eddine, 2017, contrefaçon de l'artiste et de la galerie Image Paris, Paris

## nous est un autre

Au MAC VAL, **Tous, des sang-mêlés** interroge la notion d'identité culturelle. A rebours d'une vision figée, soixante artistes mettent en avant son caractère mouvant et hybride.

**L**e propre d'une culture, c'est de ne pas être identique à elle-même", écrivait Jacques Derrida il y a plus de dix ans. Dans un récent essai, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, un autre philosophe, François Jullien, estimait, dans le même esprit déconstructiviste, qu'une identité culturelle est toujours en train de se transformer et de muter ; aux identités, resserrées et factices, le penseur oppose les notions de "ressources" et "d'écarts" culturels, par lesquels un dialogue, et non une séparation, reste possible.

Comme un écho saisissant à ces réflexions stimulantes sur l'identité et à tous les débats qui obsèdent le champ de la pensée actuelle, la nouvelle exposition du MAC VAL, *Tous, des sang-mêlés*, met en lumière la manière dont les artistes contemporains travaillent, eux aussi, cette question clé de l'époque par l'image, la vidéo, la sculpture, l'installation, autrement dit par un langage plastique qui résonne au cœur des questions actuelles.

Au-delà du clin d'œil à l'ouvrage de l'historien Lucien Febvre, *Nous sommes des sang-mêlés* (1950), l'exposition assume



## NINAR ESBER artiste des confins

Bernard Marcadé

Ninar Esber pointe les discriminations et les inégalités générées par la domination patriarcale. La mise en scène de son propre corps dans des performances, mais aussi dans des vidéos ou des photographies, exacerbe l'absurdité, l'hypocrisie, la violence et l'injustice subies par le sexe féminin dans le monde arabo-musulman.

■ Les actions et les films que Ninar Esber réalise depuis 2000 sont tous organisés autour de gestes simples. Soit, dans le désordre : rester assise à lire sur une chaise pendant cinq heures à dix mètres de hauteur (*The Chair*, 2002) ; filmer une minute chaque jour pendant plusieurs années (*1mm*, 2002-2007) ; dessiner en public pendant deux heures (*2h*, 2006) ; mesurer le temps, en faisant de son corps une horloge (*5 Minutes Left, For 2 Minutes*, 2011) ; chanter a cappella une chanson de Marilyn en arabe, debout sur un bar (*I Wanna Be Loved by You*, 2003) ; faire la sieste à deux mètres vingt du sol dans un espace d'exposition (*The Nap*, 2004) ; rester immobile au sommet des toits new-yorkais dans la position des gargouilles médiévales ou des super-héros américains (*New York Vertigo*, 2006) ; asperger le public d'un vernissage à l'aide d'un pistolet à eau chargé de Chanel n° 5 ; servir l'apéritif à demi couchée dans une baignoire en forme de sirène (*Je sers l'apéro* à 22h, 2004) ; trier des grains de maïs selon les couleurs et les formes pendant toute la durée d'une exposition (*La Bonne Graine*, 2012) ; se faire déshabiller par un homme et déshabiller une femme plusieurs

fois de suite, de plus en plus lentement (*Deux fois deux*, 2007) ... Le geste est au cœur des actions et des films de Ninar Esber. Le geste plutôt que la performance. Le geste est à la fois en deçà et au-delà de la performance entendue comme genre esthétique. Les gestes effectués par Ninar Esber sont rarement spectaculaires, ils sont le plus souvent inscrits dans le répertoire de la vie quotidienne : être assis ou debout, lire, dessiner, dormir, chanter, habiller, déshabiller, filmer, classer, trier, compter ... Cette simplicité, très éloignée des effets de théâtre, est néanmoins génératrice d'un espace-temps en suspens, troublant les frontières de la peinture et de la sculpture, aussi bien que les codes consacrés de l'image en mouvement.

### CHORÉGRAPHIE DÉMULTIPLIÉE

Chez Ninar Esber, le geste fait événement en même temps que chaque événement ordinaire est susceptible de donner lieu à un geste. Les douze scènes d'*Algorithmes* (2003) sont filmées à partir d'un seul angle de vue et en surplomb : un geste cinématographique simple au service d'une chorégraphie démultipliée, où la représentation conventionnelle des corps s'évanouit au profit des mouvements et des enchaînements de nombres. Les actions et les films de Ninar Esber sont à comprendre comme des chansons de gestes contemporaines. Car le geste, dans ses œuvres, procède aussi d'une geste laid sens médiéval du terme. Une geste où l'hérotisme est présent – celui de Siméon le Stylite (l'ascète syrien qui, au 4<sup>e</sup> siècle, est resté plus de trente ans juché sur une colonne), mais aussi, de manière plus « enfantine », celui des super-héros des comics américains –, mais en permanence désublimé. Ce qui est « chanté » et célébré dans ses œuvres, c'est toujours un point de vue qui ne s'impose pas aux autres du haut de sa grandiloquence. À l'image de son projet *New York Vertigo* (2006), dans lequel Ninar Esber confronte son corps à l'architecture de la ville d'un point de vue volontairement non héroïque, en ne luttant pas contre l'architecture, mais plutôt en s'y immiscant.

### DÉFI VOLUPTUEUX

Le 21 décembre 2008, dans le cadre d'une manifestation organisée au Caire par Brahim Algouli (1), Ninar Esber se hisse sur le toit d'un immeuble du quartier populaire et très conservateur de Kom Ghrab et chante la chanson de Marilyn Monroe, *I Wanna Be Loved by You*, qu'elle a traduite et adaptée en arabe. La chanson est diffusée par un micro et des enceintes utilisés par les muezzins en haut de leur minaret. Un projecteur est braqué sur elle, ce qui la rend visible de très loin. Ninar Esber qualifie son



Page de gauche/page left:

« La sieste », 2004. Performance à la galerie The Store, Paris. (COURT / ARTISTE) « The Nap »  
Ci-dessus/above : « Sur le toit de Kom Ghrab », 2008. Performance, Le Caire. (COURT / ARTISTE)  
« On the Rooftop of Kom Ghrab »

catégories et des oppositions qui structurent notre monde, que celles-ci soient formelles (théâtre et performance, sculpture et installation), idéologiques (tradition et avant-garde, art et politique) ou même identitaires : libanaise et française. Ninar Esber reconnaît la richesse plurielle du monde arabe sans pour autant accepter d'être cataloguée comme « artiste musulmane ». « J'ai été élevée dans la culture chrétienne, musulmane, mais aussi dans celle de l'Égypte des pharaons, des anthropologies mésopotamiennes, sans oublier les Druzes et les Yazidis... On a trop souvent identifié le Moyen-Orient au monothéisme, alors que je pense que ce qui caractérise cet espace, c'est bien la pluralité des voix, des expériences et des sentiments », explique-t-elle. ■

(1) Historien de l'art, commissaire d'exposition, directeur du musée de l'institut du monde arabe, Paris.

Bernard Marcadé est enseignant, critique d'art et organisateur d'expositions indépendant.

### Ninar Esber

Née en born 1971 à/in Beyrouth  
Vit et travaille à/lives in Paris et Beyrouth  
1995-2000 École nationale supérieure d'arts, Paris-Cergy  
Expositions récentes/Recent shows:  
2010 *Sentences on the banks and other activities*  
Darat Al Funun, Amman  
2012 Galerie Imane Farès, Paris  
2013 *The Stabilizer Bar and the Time Stretchers*,  
C-o-m-p-o-s-i-t-e, Bruxelles ; *La Bonne Graine*, Wiels,  
Bruxelles ; Centquatre (104), Paris  
2014 *Music Palace*, Villa Empain, Bruxelles. *Stems nos yeux*, musée d'art contemporain, Barcelone



(/)



Nina Eber, © Cie/Olsson

CRITIQUES PERFORMANCE ([/critiques/critiques](#))

## A l'institutionnel, nul n'est tenu

Pour sa seconde édition, la plateforme bruxelloise dédiée aux pratiques performatives, *Experienz*, a quitté le Beursschouwburg pour les espaces du Wiels. De Dan Perjovschi à Esther Ferrer, l'événement pose de nombreuses questions quant à l'institutionnalisation d'un genre parfois trop convenu.

Par Anthoni Dominguez  
publié le 25 avr. 2013

Si la foire Art Brussels anime chaque année la capitale européenne d'une multitude d'événements en constante expansion – Slick Art fair, Popposition, sans compter une myriade de vernissages suscités par cette incroyable effervescence –, *Experienz #2* fait figure d'exception. Alors que la dynamique du marché pousse naturellement les curateurs et les galeristes à privilégier l'exposition d'œuvres matérielles, tangibles et idéalement « prêtes à emporter », la présentation de créations à caractère performatif tend à aller à contre-courant du calendrier, en célébrant notamment les notions d'éphémère et d'immatériel. Cette volonté de dégager la pratique artistique des

Artpress N°341  
Janvier 2008

# artpress

ART CONTEMPORAIN AU PROCHE-ORIENT / ART IN THE MIDDLE EAST

MARIO GARCIA TORRES MUSÉES DE STRASBOURG

PIERRE GUYOTAT BERNARD COMMENT FREDRIC JAMESON



341

**BILINGUAL (FRENCH/ENGLISH)**

**JANVIER 2008**

FRANCE Métropolitaine : 6,40 €

DOM : 7,60 € - TOM : 10,60 XPF  
BEL, LUX, ESP : 7,60 €  
CAN : 10,45 \$CA - CH : 13 FS  
UK : 4,50 £ - MAROC : 69 MAD  
GR : 8,10 € - PORT. CONT. : 7,40 €

M 08242 - 341 - F: 6,40 €





# The Final Taboo

■ One cannot discuss art in the Middle East without asking one fundamental question: how is individual expression possible in a society based on community structures that do not recognize the individual right to freedom of thought and expression? In the Middle East, much more than in other parts of the world, history, religion and society are powerfully present in everyday life. At the same time, technological progress, particularly in the field of communication, is threatening a set of social customs and norms founded on a tangle of religious diktats, superstition and popular beliefs. The female body and its position in today's *polis* is one of the major problems that this society will have to grapple with. And Internet is becoming the key arena for this confrontation between archaism and contemporary technology. From the prohibition on women sitting on a chair or laying down beside a wall (because "wall" in Arab is a masculine noun), all kinds of madness is allowed nowadays. Just try "fatwas on woman" on the Arab version of Google.

How, then, can women address the question of the body when no individual, and even more so, no woman, is allowed sovereignty over their body and over their life? How can they deal with sexuality when moral values are all-powerful and when the street and private space are worlds apart? For women are locked away in the new harems that are the social constraints and limits defined by religion. And then, on top of that, there is the very real issue of the body and its presence in society.

It is also necessary to ask a few questions about the status of the image at a time when we are seeing an almost pornographic spate of media output. Everything has its image, like the humiliations, lynchings, stonings and naked bodies that pop up on our cell phones. Is the Image in the process of replacing the Word? We are justified in wondering if, like the Word with the Arabs (for whom the word *is* the thing), images are not all becoming reality.

For Arab artists, then, and especially for Arab women artists, to represent the female body or broach the subject of eroticism, their own sexuality, is to transgress the final taboo. That is no doubt why so few women artists address this subject. Many of these Oriental women who are in search of their identities and are appropriating the right to represent or display the female body are also in exile. Ghada Amer, Lamia Ziadé, Ninar Esber and Laila Muraywid live at a certain geographical distance from the Middle East, and enjoy a freedom that they probably wouldn't have if they were still there. But what about the women still living in Lebanon and Syria?

Iman al Ebraheem lives in Aleppo in a rather conservative community and her freedoms are limited. A poet, a few years ago she started work on a very private photographic project, photographing herself in her room. She is her own subject, but we never see her face in these self-portraits, for she takes care to hide it. The body, which remains clothed, is presented in an erotically inviting and expectant position: "Because, in a social context, it is not easy to be oneself and show oneself as one is, photography allows me to discover an unknown part of myself." Eman's photos capture something of her soul, her dreams and her sensuality, which otherwise remain withdrawn. They are an exploration of her emotions and desires. The frame is narrow, the space closed: these are the only conditions in which she can express a desire for freedom. But this body divided between the half-shadow and the glaring light of a lamp, this body that holds in what it wants to show, exudes modesty and reticence. It is the ultimate expression of solitude, of isolation.

## Over there

This is all worlds away from the tradition of "undress" engendered by the erotic lingerie industry in Syria. These models, which give expression to popular fantasies and expressions about female sexuality, some of them inspired by the West, are made not only for export but are also for sale in shops in the historical center of Damascus that sell Islamic veils and items for the wedding chests of future brides, who go there veiled in accordance with "Islamic law." These young women wear naughty or extravagant underwear in the privacy of the marital bedroom, where, for the space of a night, they create an erotic situation by giving their own performance. Iman al Ebraheem does not conform with this erotic norm which "materializes" the metaphors of amorous and erotic language.

Lebanese religion and society are not so different from their Syrian neighbors. However, it has been possible to create a space for freedom, partly as a result of (or thanks to?) the civil war, which has certainly made communities withdraw into themselves and also, where the generations born during or after the conflict are concerned, helped shake up certain taboos. Sometimes, this desire to destroy taboos has given rise to an artistic form of expression that is more contestatory than creative. In March 2007, *Erotika*, an exhibition of neo-Pop paintings by two Lebanese women, Nayla Karam and Maria Sarkis, at the Surface Libre gallery (in the Christian suburb of Beirut, please note!), dealt with such themes as homosexuality, fetishism



NINAR ESBER. «Deux fois Deux». 2006. Installation vidéo-performance. 2 vidéos "plan large". 2 vidéos "plan serré". (Court. de l'artiste). "Two Times Two." Video installation/performance